

Du même auteur

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Moi, fardeau inhérent

suivi de

Incessants, 2011

De toute la terre le grand effarement, 2011

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Ida, 2006

Éd. Rivarticollections N. Y.

Le Trophée des capitaux, roman, 2011

Éd. Vents d'ailleurs

GUY RÉGIS JR

Le Père

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette pièce a reçu le prix ETC Caraïbe / Beaumarchais
du meilleur texte francophone 2009



À Yvonne, ma mère

Ouvrage publié avec l'aide de
l'association Beaumarchais – SACD

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-305-1

Avant-propos

Le Père fait partie du triptyque : *Le Père, Le Fils, La Mère*. Radiographie non moins réaliste de la famille, de ces familles caribéennes qui ne jurent que par leur départ définitif pour les USA. Ces gens : pères, mères désespérés ; fils, filles désœuvrés qui pour être plus proches de leur seul rêve escompté, de cette réalité future, s'employant à être prêts, parlent, vivent « américain », allant jusqu'à cesser toutes activités pour attendre le moment venu, tant attendu. Les enfants jusqu'à abandonner l'école. Primant une cessation de vie pour adopter celle neuve qu'ils se préparent. Des gens qui arrêtent leur vie ; qui arrêtent le cours de celle qu'ils voudraient définitivement laisser derrière eux. Dans l'espoir de la revivre. Ces gens que j'ai côtoyés de près. Mon père qui vit depuis plus de vingt ans aux USA est devenu citoyen américain. Je l'ai vu partir j'avais douze ans. Quand je l'ai revu (à New York) j'en avais trente. Mais pendant toutes ces années (troublante histoire !), parce qu'on n'avait souvent aucune nouvelle de lui, il m'arrivait de penser qu'il était mort et que ma mère qui espérait fortement son retour (pour venir nous chercher), nous le cachait. C'est la raison pour laquelle dans cette histoire le

père meurt. Il revient dans son cercueil. Et voilà, tout d'un coup, celui sur qui tout espoir reposait, meurt. Et tout cela : la quête incertaine de vivre mieux sur une terre jusque là inconnue, l'espérance après la traversée, se voient subitement estompées... Voilà, une bonne dose de douleur « encore », ceinturée par l'espoir impossible. Bref, ce que j'espère faire suer ces écrits.

G. R. J.

PERSONNAGES

LA MÈRE.

LE FILS.

LE GRAND FRÈRE.

LA JEUNE TANTE.

LA VIEILLE TANTE.

Une famille caribéenne se réunit pour célébrer la veillée de celui qu'on appelait « le père », en préparation à ses funérailles, le lendemain. Devant le mort défile la longue famille ; une famille dont les membres ne se réunissent et se rencontrent que pendant les fêtes de première communion, les mariages, les décès. Les proches parents du mort sont assis les uns aux côtés des autres, en rang. Ils comptent les arrivants, démêlent les ficelles de leur détresse devant ce corps qui leur revient inerte et sans vie des États-Unis. Tout au long de cette avant-dernière célébration du père, ils s'étalent – nous laissant découvrir ainsi leur dure et accablante vie.

LE FILS. – *I am sad, so sad, very sad, so really sad. Dad is dead, really dead.* Le père est mort. Il est mort. *So !* Le père est mort, jeudi dernier. À Jersey. Loin d'ici. Près d'une semaine déjà qu'il ne respirera plus. Ils ont laissé courir tous ces jours sans daigner nous appeler pour nous donner la nouvelle. Ils disent avoir repêché son corps mort étalé, dans une voiture ; sa tête échevelée ; sa bouche dégoulinant de bave ; ses yeux exorbités, non pas d'horreur mais d'extase ; le torse déshabillé ; la braguette dégainée et encore humidifiée de son sperme. C'était sans doute pour nous épargner d'être tristes en fin de semaine qu'ils ont gardé cela pour eux avant lundi. *So*, ils n'ont pas eu tort non plus. Nous, on était fichtrement pris dans des choses bien plus gaies. Effectivement, vendredi : célébration d'une première communion. Samedi : bal de Tropicana au Club international, l'infatigable groupe des quinquagénaires. Et dimanche, finale du championnat du monde de foot, retransmise en temps et en heure, en direct *live* du Japon. *So ! What is... what is... what's that...* Un calendrier bien rempli. Il est mort, *dead*, l'été, pendant que le soleil brûlait en bonne partie la terre, que nombre d'hommes et de femmes suaient sous leurs aisselles, jouissaient jusqu'à la démesure de la chaleur sur leur peau. *So ! It's life ! Dead man !* Que pouvait-on faire ? D'toute façon, que pouvons-nous dans ces choses-là ? Qu'il y ait des blessés, qu'il y ait des malades, et même

qu'il y ait des morts... Tout nous dépasse, nous. D'toute façon, d'toute façon. Toujours eux qui aident, de là où ils sont qui interviennent pour tout solutionner. Ici, la mort coûte cher, et la vie en vaut pire. Des malades, des morts, nous en connaissons un peu beaucoup, un nombre indécent de morts. Eux, sans cesse, avec leurs billets qui multiplient par dizaines la devise nationale, qui s'acharnent à nous faciliter la vie, à nous simplifier ces morts. Et cela aussi c'est impossible à comprendre, à gober simplement. Ici, un rien de décorum de funérailles coûte parfois plus cher que le prix de toute une vie. Le père serait mort jeudi, très tard, vers minuit. Ils ont dit avoir retrouvé son corps mort dans une voiture de luxe garée minutieusement sur le trottoir d'une rue obscure de Jersey. C'est un peu à cause de cela que l'on ne nous a pas tout de go raconté le spectacle de la mort du père, aux États-Unis, bien affablement installé dans une *Lexus* grise, flambant neuve. Parce qu'ils savent bien ici dans quel luxe à l'envers nous vivons. Alors qu'il n'y avait aucune raison. Nous ne le connaissions pas, d'toute façon. D'toute façon nous ne connaissons pas trop ce père. C'est mère qui nous l'a octroyé. Nous, nous ne le connaissons pas. Nous ne l'avons jamais connu. Enfant, je ne l'ai jamais vu, ce père. Pourquoi ? *But, so...* C'était le rêve de sa vie d'avoir une *Lexus*, le père. Il venait de se l'offrir. La voiture sortait juste du garage. Les plaques d'immatriculation n'étaient pas encore régularisées, et les sièges encore couverts de leurs plastiques d'emballage. D'après les médecins, *true very true*, il serait mort ainsi, d'un coup. *Shit, I forget. I don't want to forget any words, anymore... Sudden death syndrom. Yes ! Sudden death syndrom !* Pas d'un infarctus, d'un

arrêt cardiaque, mais d'un *sudden death syndrom !* Avant même les médecins, les croque-morts avaient réalisé ce même diagnostic. Ils disent que ça arrive peu, mais que ça arrive quand même, ces cas-là, ces cas de mort subite. Ce sont de fins connaisseurs du corps et de la mort, les croque-morts ; *pallbearers, yes !* Croque-morts ; *pallbearers*. En tout cas, c'est ce que nous avons appris de notre tante elle-même qui nous a appelés lundi dernier, de là-bas même. Des États-Unis. Ma tante, que vous ne verrez pas dans le courant de cette histoire. Qui s'occupe de nous. Accumulant nombre d'heures de travail. Parfois qui ne dort pas. *Nurse, she is a nurse* là-bas. *Nursing* ça gagne bien, ça gagne beaucoup. Nous, nous sommes ici. Nous, que vous voyez dans nos costumes de deuil, au premier rang de la veillée. Moi, c'est le fils. Et la femme en chapeau noir, elle, cette dame, c'est maman. Pas assez vieille pour être notre maman ? Ben, c'est elle quand même notre maman, la *mother*, c'est elle. *Mother*, notre *sweet mother*. Elle a l'air menue, non ? Petite, petite et faible ? Moi, je la défends. C'est moi qui veille sur elle. Moi, je suis le fils, le fils. Et lui ? L'autre là que vous voyez qui me ressemble un peu, lui chétif, l'autre, l'autre, le garçon maigre et silencieux, à l'air austère, sérieux, grave, et si sûr de lui. Lui, c'est l'aîné, le grand frère. C'est l'aîné, le grand frère, comme on dit. Je ne voudrais pas le dire mais c'est le préféré de tous. Même s'il n'est jamais là pour veiller sur maman, c'est lui son préféré. Moi, cela ne me dérange pas. Au contraire, ça ne me dérange pas. À quoi cela servirait-il ? À quoi, d'toute façon ? *Nothing !* Même pour ma tante aussi, cette tante là-bas aux États-Unis, la *nurse*, pour toute la

famille c'est l'enfant chéri. Il est juste bien né, le grand frère. Certains naissent ainsi. Que peut-on ? On n'y peut rien, *nothing*, c'est ainsi. C'est comme un don, une fatalité. Ça te tombe dessus et tu n'y peux rien, *nothing*. Ce jour de la mort, ma tante, elle est restée longtemps au bout du fil à lui expliquer, à lui seul, le génie des croque-morts, *pallbearers*, *yes !* Sans doute pour éviter de rentrer dans le vif du sujet de cette mort subite. Mais tout de même pour rester à parler avec lui, le frère aîné. Elle lui a longuement parlé de la finesse de ces croque-morts qui ont retrouvé le corps du père après une bonne besogne dans sa voiture. Ce qu'il m'a dit, m'a appris, peu après, pas peu fier de lui. C'est le vieux, notre voisin, en même temps propriétaire de notre deux-pièces, qui a d'abord hurlé « Manmi », et ensuite, « téléphone ». Cette fois, il était clément, il nous a laissé passer l'appel. D'habitude il n'en laisse passer aucun qui ne lui ait été destiné. Son téléphone est l'unique dans ce corridor fait de multiples chambrettes. Ces chambrettes d'une pièce de trois mètres d'envergure, abritant chacune six, dix, jusqu'à douze corps et âmes. Dans l'une de ces chambrettes qu'il a construites à l'orée de sa vie, pour assurer ses vieux jours, que nous habitons avec toute la famille. Lui qui n'aime pas du tout être dérangé. Il est vieux de cinquante ans et pic. Oui, en ces années quatre-vingt-dix, cela suffit pour être vieux ici avec tout ce que le corps connaît, oui. Quand le téléphone sonne pour les voisins, le vieux propriétaire se réserve de répondre avec une rogne, un refus machinal et presque orchestral ; « vous vous êtes trompé », « cette personne n'habite pas ici... » Ma tante qui a appelé a dû lui signifier que c'était urgent. C'était la mort.

C'était donc urgent, très urgent, forcément. Bien qu'après la mort, qu'après toute mort il n'y ait plus d'urgence possible. C'est au contraire un long moment de lassitude et de regret qui s'ensuit. *Death alone and nothing again ! Death and niet !* Mais c'est rare que les gens se fient à cette raison-là. Tous on concourt à installer la mort des autres dans le chiche parcours de nos vies. Le voisin a eu la gentillesse de vociférer « Manmi, téléphone ! » une fois encore. Ma mère, qui se prénomme Marianne mais à qui on affecte ce sobriquet devenu immuable, est sortie de notre chambrette en courant ; laissant tomber la bouteille de Coca qu'elle venait tout juste de dé-capsuler. Sur le sol brûlant, la bouteille s'est fracassée ; le bec du verre, cassé ; le liquide noir clair, gazeux, renversé sur le ciment brillant, brûlant et sec. Ce ciment sec, brillant et brûlant de toutes les constructions du vieux. Elle a juste eu le temps de dire « nettoie pour moi stp » à ma tante. Une autre tante, celle-là qui avec ses enfants, trois, vit avec nous. Celle-là assise à droite de ma mère, comme morte, exsangue, effacée, une ombre, elle vit depuis toujours avec nous, ses enfants, nos cousins aussi. Une tante qui n'a jamais connu d'autres hommes après son mari, mort lui aussi, étrangement, dans une de ces villes gloutonnes des États-Unis, à New York. Oui, New York, le monde entier des États-Unis, la ville, le pays où meurent, où s'en vont les pères, ne reviennent plus. Moi et le grand frère, lui, l'aîné, le plus avancé en âge, le privilégié de la famille, à l'école le plus apte à apporter des bulletins étoilés, de belles notes, le plus proche du but fixé, celui qui devra être responsable de notre destinée ; les deux, on a suivi maman pied pour pied. Comme

toujours, quand c'est New York, on la suivait... Maman est revenue moite, tiède de cet appel. L'aîné moitié gai, après sa longue conversation téléphonique avec la tante. Moi, je suis arrivé derrière eux, penaud. De ce qui s'était dit, je ne savais rien. Rien, personne n'avait pris la peine de me le dire. Personne. Même pas maman. C'était pas le moment, certes, mais personne, *nobody*. *But, so...* Voilà longtemps que le père n'écrivait plus, qu'il n'existait plus pour nous. Mais maman revenait abattue de cet appel. Et aujourd'hui, face à mes deux yeux, la vérité, *the truth*, aujourd'hui mercredi, le voilà, le voilà enfin. Le père est revenu parmi nous. Il a parcouru le long chemin jusqu'à nous dans son beau cercueil nickelé sur la cour, dans ce bruyant, sinueux corridor du vieux que vous voyez ici. Nous qui en ce mercredi, aujourd'hui, célébrons ses funérailles. Toute la famille, toute, la cohorte des gens, là parmi nous pour célébrer la mort du père.

LA MÈRE, *ton triste caricatural*. – Ben, oui. Eh oui. Voilà. Bien ce que je disais. Ce que je disais, ce que je disais, ce que je disais bouche ouverte sans m'arrêter. Qu'il allait, qu'il allait mourir. Mourir sans avoir le temps, sans avoir le temps de ne rien faire. De faire quoi que ce soit, quoi que ce soit, pour vous, pour vous ses enfants. Ah, et avec raison, avec forte raison voilà aujourd'hui lui piteusement étalé. Oui, piteusement, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? N'est-ce pas bien voilà que j'ai raison ? N'est-ce pas ? J'ai raison. Oui, oui, oui. J'ai raison, oui. J'ai raison, non ?

LE FILS, *ton badin*. – Man ? Man ? *Mother...*

LA MÈRE. – Oui, fils, oui. Qu'y a-t-il, encore ?

LE FILS, *jouant*. – Ce soir, où dormirons-nous ? Où, man ?

LA MÈRE, *jouant aussi*. – Va ! Demande à ton père. Nous dormirons sur son dos. C'est lui seul responsable de tout ça. Demande à ton père ! Va, demande à ton père !

LE FILS. – Man, c'est toi mon père. Je n'ai pas de père. Mon père, c'est toi, man.

LA MÈRE. – Tais-toi. Tais-toi, enfant. On va rentrer.

LE FILS. – Ce que tu disais, oui. Tu as raison. Ce que tu nous disais toujours sans cesse. *Everyday*, jeu que tu aimais faire, jamais tu n'arrêtais de jouer à cela sans cesse, *everyday*.

LA MÈRE. – Le voilà aujourd'hui raide mort, embaumé, fixant ses dix orteils. Le voilà aujourd'hui. Il est de retour parmi nous, mais ainsi. Peut-on nous empêcher de le dire comme ça ? Ce retour, ce beau retour de l'embaumé ne pourra rien pour nous, pour vous.

LE FILS. – *Take it, take it mother ! Like that. Like that.*

LA MÈRE. – Aujourd'hui, le jour de vérité, fils.

LE FILS. – *The truth.*

LA MÈRE. – De vérité. C’est lui. Lui enfin. Le premier responsable de tout notre mal, cette calamité de vie. (*Elle pousse un cri aigu et grimace, puis baisse la tête, puis elle se reprend et poursuit.*) Nous n’avons que ce corps froid, boursoufflé. Il est là enfin. L’embaumé est là et vous n’avez plus son dos, même plus son dos. Vous n’avez même plus son dos. Vous ne pouvez même plus compter sur lui.

LE FILS. – Et les autres, là, maman ? Les autres ?

LA MÈRE. – Quels autres ? Les pleureuses ? Laissez-les. On a payé. Alors, laisse, laisse, laissez-les !

LE FILS. – Qu’allons-nous faire ? Dis, *mom*, qu’allons-nous faire ? Je t’en prie. Dis *mother*, qu’allons-nous faire maintenant ? Comment allons-nous faire ?

LA MÈRE. – Rien, fils.

LE FILS. – C’est fini. Partir, nous ne partirons plus ? Nous ne pourrions plus partir ? C’est ça ?

LA MÈRE. – Fils, je ne sais pas. Il est mort maintenant.

LE FILS. – Oui. C’est ça.

LA MÈRE. – C’est ça, fils. C’est ça, mon enfant.

LE FILS. – Oui.

LA MÈRE. – Nous attendrons la voiture. Il a laissé une voiture. Tu le sais ? Une voiture. Une belle. Il aimait

ça. Son seul bien. Nous la vendrons. Vingt ans à *Jersey*, que cela. Une voiture. Mais elle vaut cher. Il paraît, plus que le prix d’une maison. Plus que quatre chambrettes ici, argent comptant. Même si je me suis déjà assez endettée. Ces gens qui pleurent, qui tournent autour, je leur ai tous payé quelque chose. D’aucuns leurs robes, d’autres leurs chaussures. Il fallait qu’ils viennent.

LE FILS. – La Lexus ? Ils vont nous l’envoyer ? S’il te plaît, man. J’irai la chercher. Je peux aller moi-même, Man, la chercher. J’irai moi-même à la douane ?

LA MÈRE. – Laisse, c’est ton frère, lui qui s’en occupera.

LE FILS. – Alors, ce sera lui. Je pourrai l’accompagner, *mom*, au moins aller à la douane avec lui ?

LA MÈRE. – Laisse-le faire. Il s’y connaît. Il est mécanicien, comme son père l’était.

LE FILS. – Je le veux man. Maman, s’il te plaît.

LA MÈRE. – Tu lui demanderas toi-même : s’il le veut bien...

LE FILS. – Merci maman.

LA MÈRE. – Recueille-toi. Pour la veillée, recueille-toi. Tu t’es lavé ? Fils, tu as pensé à te laver ?

LE FILS. – Mam... oui, lavé, *mom*.